



DELMORE SCHWARTZ

DANS LES RÊVES

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Daniel Bismuth*

Rivages

Enfant terrible des lettres new-yorkaises, Delmore Schwartz fait partie de ces légendes qui peuplent l'histoire de la littérature. Acclamé dès ses premiers écrits en 1937, ami proche de Saul Bellow, à qui il inspira le personnage du poète du *Don de Humboldt*, admiré par W. H. Auden, T.S. Eliot, Nabokov, il fut aussi le mentor de Lou Reed.

Dans les rêves réunit ses nouvelles emblématiques, série d'instantanés plus ou moins autobiographiques où se déploient les thèmes de prédilection de ce pourfendeur du rêve américain : la filiation, les racines européennes, le doute existentiel et les tourments de l'écriture.

Mélange subtil de fausse frivolité et de quête de vérité intime, la prose lumineuse de Delmore lui conserve aujourd'hui toute son aura, même quand il évoque le monde d'hier.

Delmore Schwartz (1913-1966) est né et a grandi à Brooklyn, de parents juifs roumains immigrés. Considéré comme l'un des plus grands poètes et nouvellistes américains, il a reçu le prix Bollingen en 1959.

Du même auteur

Le monde est un mariage, Éditions du Rocher, 1991
(coll. Motifs, 2006)

Hôtel Delmore : chroniques, Éditions Ombres, 1992

L'enfant est la clef de cette vie, Éditions du Rocher,
2002 (coll. Motifs, 2007)

Screeno, Éditions du Rocher, 2002

Sur le même auteur

Delmore Schwartz ou le démon de l'origine,
Éditions du Rocher, 1991

Delmore Schwartz

Dans les rêves

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Daniel Bismuth

Préface de Lou Reed
Postface de Thierry Clermont

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Myriam Anderson et Delphine Valentin

Titre original :

In Dreams Begin Responsibilities, and Other Stories
New Directions Publishing

Couverture : © Robert Cadloff / Arcangel Images.

© 1948, 1961 by Delmore Schwartz

© 1977, 1989 by Kenneth Schwartz

© 1937, 1978 by New Directions Publishing Corporation

© 2002 by Wayne Schwartz

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022,
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-5802-1

Sommaire

Préface de Lou Reed.....	9
C'est dans les rêves que les responsabilités commencent.....	13
L'Amérique ! L'Amérique !.....	25
Le monde est un mariage	57
Le réveillon.....	139
La collation des grades.....	167
La rencontre athlétique.....	185
L'enfant est la clef de cette vie.....	205
Screeno.....	265
Une mauvaise farce	287
Le fabuleux billet de vingt	307
Les statues.....	341
Sur les cimes de la joie	355
Une passe d'armes en 1934.....	385
Postface de Thierry Clermont	403

Préface

Ô Delmore, comme tu me manques ! Tu m'as donné l'inspiration pour écrire. Tu as été le plus grand homme que j'aie jamais rencontré. Tu pouvais capter les émotions les plus profondes dans le plus simple des langages. Tes titres à eux seuls suffisaient à faire se dresser la muse du feu sur ma nuque. Tu étais un génie. Maudit.

Les folles histoires. Ô Delmore, j'étais si jeune. J'y croyais tant. Nous venions t'entourer quand tu lisais *Finnegans Wake*. Tellement hilarant mais, sans toi, impénétrable. Tu disais qu'on ne pouvait guère faire mieux que de consacrer sa vie à Joyce. Tu avais annoté chaque mot des romans empruntés sans retour que tu n'avais jamais rendus à la bibliothèque. Chaque mot.

Et tu disais être en train d'écrire *The Pig's Valise*. Ô, tu parles, Delmore, rien de tel. Ils ont cherché quand ton ultime égarement t'a conduit à la crise cardiaque à l'hôtel Dixie. Non réclamé trois jours durant. Toi – l'un des plus grands écrivains de notre époque. Pas de valise.

Tu gardais la lettre de T. S. Eliot tout contre ton cœur. Son éloge de DANS LES RÊVES. Aurais-tu pu empêcher ce mariage ? Rien de bon n'en sortira !!! Tu avais raison. Tu nous as suppliés : « De grâce, ne les laissez pas m'enterrer

auprès de ma mère. Organisez une fête pour célébrer mon départ de ce monde vers un qui soit, espérons-le, meilleur. Et quant à toi, Lou, je te jure, ne t'avise pas, jamais, d'écrire pour de l'argent ; je te hanterai si tu le fais – et tu sais que si quelqu'un en est capable, c'est bien moi. »

Je lui avais fait lire une nouvelle. Il m'a gratifié d'un B. J'étais si blessé, si honteux. Pourquoi hanter un sans-talent comme moi ? J'étais l'accompagnateur de L'OURS À MIEL QUI PARTOUT M'ACCOMPAGNE¹. Direction les raouts littéraires. Il les avait en horreur. Et j'étais mis à contribution. Quelques cocktails plus tard – sa chemise défaite – un pan bien pendouillant – cravate de travers – braguette ouverte. Ô Delmore ! Tu étais si beau. Prénommé d'après Frank Delmore, danseur étoile de films muets.

Ô Delmore – la cicatrice de ton duel avec Nietzsche.

En pleine lecture de Yeats et la cloche avait sonné mais le poème n'était pas fini, tu n'avais pas terminé de lire – ton nez ruisselait mais tu ne voulais toujours pas t'arrêter de lire. J'étais pétrifié. Je pleurais – pour l'amour du mot – L'OURS À MIEL.

Tu nous as demandé d'entrer par effraction chez X, où ton épouse était tenue captive. Tes poignets cassés par ceux qui étaient tes ennemis. Les cachets qui brouillaient ton esprit subtil.

Je suis allé te retrouver dans le bar où tu venais juste de commander cinq verres. À t'en croire, le service était si lent que, le temps de boire le cinquième, il allait te falloir commander à nouveau. Nos cours au scotch. Au vermouth. Le juke-box que tu détestais – les paroles si pathétiques.

1. Allusion à un poème de Delmore Schwartz qui commence ainsi : « L'ours pesant qui partout m'accompagne/La tête toute barbouillée de miel. » *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

Une nuit, tu as appelé la Maison-Blanche pour protester contre leurs agissements à ton encontre. Une bourse pour ton épouse afin de l'éloigner de toi et de la précipiter dans les bras de je ne sais qui en Europe.

J'ai entendu le jeune crieur de journaux crier EUROPE EUROPE.

Qu'on me donne assez d'espoir et j'irai me pendre.

Hamlet venait d'une vieille famille de la haute.

D'aucuns le croyaient ivre mais – en réalité – il était maniaco-dépressif – ce qui est comme d'avoir les cheveux bruns.

Il faut que ce soit toi qui prennes ta douche – un acte existentiel. Tu pourrais glisser dans la douche et mourir seul.

Hamlet qui se met à tenir des propos étranges. Une femme est comme un cantaloup, Horatio – une fois ouverte, elle commence à pourrir.

Ô Delmore où était le *Vaudeville pour une princesse*¹ ?
Un cadeau à la princesse de la part de la vedette dans la loge.

La duchesse doigta le cul du duc et le royaume disparut.

Rien de bon n'en sortira. Cessez cette parade nuptiale !

Restez tranquille monsieur ou je vais devoir vous mettre dehors.

Delmore comprenait tout cela et il pouvait le coucher par écrit impeccablement.

Shenandoah Fish. Tu étais trop bon pour survivre. Les éclairs d'intuition ont eu raison de toi. Les espoirs de célébrité. C'est ce que tu enseignais.

Et je t'ai vu dans le dernier round.

J'aimais ta présence d'esprit et ton savoir massif.

Tu étais, tu as toujours été l'unique.

1. *Vaudeville for a Princess*, titre d'un ouvrage de Delmore Schwartz.

On peut mener un cheval à l'abreuvoir mais on ne peut pas le lui faire savoir.

Je voulais écrire. Une phrase aussi bonne que les tiennes. Ma montagne. Mon inspiration.

Tu as écrit la plus grande nouvelle jamais écrite.

DANS LES RÊVES.

Lou REED

C'est dans les rêves que les responsabilités commencent

1

Je pense que c'est l'année 1909. J'ai l'impression d'être dans une salle de cinéma, le long bras de lumière tournoie dans l'obscurité, mes yeux sont fixés sur l'écran. C'est comme un vieux film muet de la Biograph dans lequel les acteurs sont vêtus d'habits ridiculement démodés et chaque scène succède à l'autre par bonds soudains. Les acteurs aussi semblent sautiller et ils marchent trop vite. L'image elle-même est constellée de points et de rayons comme s'il avait plu pendant les prises de vue. La lumière est mauvaise.

C'est un dimanche après-midi, le 12 juin 1909, et mon père, qui va rendre visite à ma mère, chemine dans les rues paisibles de Brooklyn. Ses vêtements sont fraîchement repassés et sa cravate est trop serrée autour de son col montant. Il fait tinter des pièces de monnaie dans ses poches tout en méditant les traits d'esprit qu'il se réserve pour plus tard. J'ai l'impression d'être à présent totalement détendu dans la douce pénombre du cinéma ; l'organiste égrène les émotions banales et imprécises qui bercent le public insouciant. Je suis

anonyme et j'ai oublié qui je suis. C'est toujours ainsi lorsqu'on va au cinéma, c'est, comme on dit, une drogue.

Mon père parcourt les rues bordées d'arbres, de pelouses, de maisons, puis, à un moment, il parvient à une avenue où un tramway progresse lentement en patinant et en grinçant. Le conducteur, qui arbore une moustache en guidon de bicyclette, aide à monter en voiture une jeune femme coiffée d'une sorte de chapeau à plumes. Elle retrousse un peu ses longues jupes afin de gravir le marchepied. Il rend la monnaie sans se presser et actionne sa clochette. Manifestement c'est dimanche, car chacun porte les habits du dimanche, et les bruits du tramway amplifient le calme du jour saint. Brooklyn n'est-elle pas la cité des églises ? Les boutiques sont fermées et leurs stores sont tirés, sauf de loin en loin une pharmacie avec de grandes boules vertes en devanture.

Mon père a choisi d'emprunter ce long trajet car il aime penser en marchant. Il songe à son avenir et arrive ainsi à destination plutôt exalté. Il n'accorde aucune attention aux maisons qu'il longe, où a lieu le repas dominical, ni aux nombreux arbres parvenus maintenant à leur pleine ramure, et qui, telles des sentinelles, étendront bientôt sur l'avenue entière une ombre rafraîchissante. Parfois passe une carriole, les sabots du cheval martèlent l'asphalte dans la quiétude de l'après-midi et, de temps à autre, gigantesque banquette capitonnée, une automobile passe en lançant des jets de fumée.

Mon père songe à ma mère, comme ce sera bien de la présenter à sa famille. Mais il n'est pas encore sûr de vouloir l'épouser et, soudain, il s'affole du lien déjà établi entre eux. Il se rassure à la pensée des grands hommes qu'il admire et qui sont mariés : William Randolph Hearst et William Howard Taft qui vient d'être élu président des États-Unis.

Mon père arrive devant la maison de ma mère. Il est venu trop tôt et se trouve ainsi subitement embarrassé. Ma tante, la sœur de ma mère, répond à la puissante sonnerie ; elle tient sa serviette à la main car la famille est encore en train de déjeuner. À l'entrée de mon père, mon grand-père se lève de table et lui serre la main. Ma mère a couru à l'étage afin de s'apprêter. Ma grand-mère demande à mon père s'il a déjà déjeuné puis elle lui dit que Rose va bientôt descendre. Mon grand-père lance la conversation en faisant remarquer combien ce mois de juin est clément. Mon père, qui a son chapeau à la main, s'assied inconfortablement près de la table. Ma grand-mère dit à ma tante de prendre le chapeau de mon père. Mon oncle, qui a douze ans, fait irruption dans la maison, les cheveux en bataille. Il lance un « Bonjour ! » à mon père, lequel lui a souvent glissé une pièce de cinq cents, puis il se rue à l'étage. Il est évident que le respect témoigné à mon père dans cette maison est tempéré par une bonne dose d'amusement. Mon père est impressionnant et pourtant très emprunté.

2

Finalement, ma mère descend l'escalier toute prête, et mon père, en pleine conversation avec mon grand-père, devient maladroit, ne sachant s'il faut saluer ma mère ou bien poursuivre la conversation. Il se lève gauchement et dit « Bonjour » d'un ton rogue. Mon grand-père observe, il évalue d'un œil critique la congruité de leurs caractères tout en frottant énergiquement sa barbe comme il le fait toujours en réfléchissant. Il est soucieux ; il a peur que mon père ne fasse pas un bon mari pour sa fille aînée. À cet instant, quelque chose arrive au film, juste quand mon père dit quelque chose

de drôle à ma mère. Je reviens à moi et à mon chagrin alors que mon intérêt commençait à poindre. Le public se met à taper des mains d'impatience puis la panne est réparée mais la séquence précédente repasse et ainsi, une fois encore, je vois mon grand-père se frotter la barbe et jauger la personnalité de mon père. J'ai du mal à m'oublier et à me replonger dans le film mais, comme ma mère s'esclaffe aux paroles de mon père, les ténèbres me submergent à nouveau.

Mon père et ma mère quittent la maison ; mon père, mû par une gêne indéterminée, serre à nouveau la main de ma mère. Ému à mon tour, je me tasse dans le siège inconfortable du cinéma. Où se trouve donc mon autre oncle, le frère aîné de ma mère ? Il étudie dans sa chambre à l'étage ; il prépare l'examen final permettant d'entrer à l'université de New York ; il est mort d'une pneumonie foudroyante il y a vingt et un ans. Ma mère et mon père cheminent dans les rues calmes et inchangées. Ma mère tient mon père par le bras et lui raconte le roman qu'elle vient de lire ; mon père énonce des jugements tranchés sur les personnages à mesure que la trame lui est révélée. C'est une habitude qu'il goûte fort car il éprouve une extrême supériorité, doublée d'une profonde assurance, lorsqu'il condamne ou approuve le comportement d'autrui. Parfois, il se sent poussé à émettre un bref « Hum ! » lorsque l'histoire devient ce qu'il appellerait sirupeuse. C'est là un tribut à sa virilité. Ma mère se sent fière de l'intérêt qu'elle a éveillé ; elle montre à mon père combien elle est intelligente et intéressante.

Ils atteignent l'avenue tandis que le tramway arrive paresseusement. Cet après-midi, ils vont à Coney Island bien que ma mère considère que de telles distractions sont triviales. Elle s'est décidée à n'accorder qu'une promenade sur les planches suivie d'un dîner plaisant afin d'éviter les tumultueuses attractions indignes d'un couple si respectable.

Mon père révèle à ma mère la somme d'argent qu'il a gagnée la semaine dernière en exagérant un montant déjà confortable. Mais mon père a toujours pensé qu'en règle générale, la réalité est en deçà de ce qu'elle devrait être. Soudain j'éclate en sanglots. La vieille dame d'allure sévère assise à côté de moi s'en irrite, m'adresse un regard courroucé et, intimidé, j'arrête de pleurer. Je sors mon mouchoir et m'essuie le visage tout en léchant une larme qui m'est restée à la commissure des lèvres. Pendant ce temps, j'ai raté quelque chose car voilà que ma mère et mon père descendent au terminus : Coney Island.

3

Ils se dirigent vers les planches de la promenade et mon père ordonne à ma mère de humer l'air piquant de l'océan. Tous deux respirent profondément et rient. Ils partagent un intense intérêt pour le domaine de la santé bien que mon père soit robuste et ma mère plutôt frêle. Ils développent de nombreuses théories sur ce qu'il faut manger et sur ce qu'il faut éviter et, parfois, ils discutent vivement à ce sujet, la scène s'achevant d'ordinaire sur une déclaration sentencieuse de mon père qu'il laisse tomber avec dédain : on doit bien mourir un jour ou l'autre. Sur la promenade, en haut du mât, le drapeau américain claque aux coups de vent intermittents venus de l'océan.

Mon père et ma mère s'accourent à la balustrade et regardent la plage où de nombreux baigneurs marchent d'un pas tranquille ; peu d'entre eux vont dans l'eau. Le sifflet du marchand de cacahouètes perce l'air de sa plainte agile et charmante et mon père va acheter des cacahouètes. Ma mère reste appuyée à la balustrade et regarde fixement l'océan.

L'océan lui paraît joyeux ; il miroite sarcastiquement et, encore et toujours, les vaguelettes s'acheminent vers le rivage. Elle observe les enfants qui creusent dans le sable mouillé, ainsi que les costumes de bain des jeunes filles de son âge. Mon père revient avec les cacahouètes. Au-dessus d'eux, le soleil tape très fort mais ils ne s'en rendent pas compte. Sur la promenade se presse une foule de gens endimanchés qui déambulent nonchalamment. La marée n'atteint pas les planches et, si c'était le cas, les flâneurs ne se sentiraient pas en danger pour autant. Ma mère et mon père se penchent sur la balustrade et regardent distraitemment l'océan. Il devient houleux ; les vagues prennent leur élan de loin et se dressent lentement. L'instant qui précède leur jaillissement, quand elles cambrent l'échine si admirablement, exhibant parmi la noirceur leurs veines vertes et blanches, cet instant est intolérable. Enfin, elles claquent, s'élancent âprement sur le sable, véritablement propulsées, déferlent en avant sur le sable et finalement se perdent en un petit filet d'eau qui court sur la plage à toute vitesse puis reflue. Mes parents regardent toujours l'océan et semblent ignorer sa rudesse. Le soleil ne les dérange pas, mais moi, je regarde fixement l'épouvantable soleil qui déchire la vue, et le passionné, le fatal et l'impitoyable océan ; j'oublie mes parents. Je regarde fasciné et, finalement scandalisé par l'apathie de mes père et mère, je suis à nouveau pris de sanglots. La vieille dame me tapote l'épaule en disant : « Allons, allons, tout ceci n'est qu'un film, jeune homme, rien qu'un film ! », mais je lève à nouveau les yeux sur le soleil terrifiant et sur l'océan terrifiant puis, tout à fait incapable de retenir mes larmes, je quitte ma place et me dirige vers les toilettes en trébuchant sur les pieds des gens assis dans ma rangée.

Quand je reviens, me sentant vaseux comme après une nuit d'insomnie, plusieurs heures semblent s'être écoulées et mes parents se trouvent sur un manège de chevaux de bois. Mon père monte un cheval noir, ma mère un blanc, et ils paraissent effectuer un circuit éternel à la seule fin de s'emparer des anneaux de nickel accrochés à l'un des piliers. Un orgue de Barbarie résonne ; il ne fait qu'un avec la ronde incessante du manège.

Pendant un certain temps, il semble qu'ils ne descendront jamais du manège car celui-ci ne s'arrête jamais. J'ai l'impression de regarder une avenue du cinquantième étage d'un immeuble. Ils descendent enfin ; même la musique de l'orgue a cessé un moment. Mon père a attrapé dix anneaux et ma mère seulement deux, bien que ce fût elle qui en voulait vraiment.

Ils foulent les planches tandis qu'imperceptiblement l'après-midi décline jusqu'à l'inimaginable teinte violine du crépuscule. Tout se fond en un halo adouci, même l'incessante rumeur de la plage et les rotations du manège. Ils cherchent un endroit où dîner. Mon père suggère le meilleur restaurant de la promenade et ma mère se fait prier pour la forme.

Toutefois, ils choisissent le meilleur établissement et demandent une table près de la fenêtre afin de pouvoir contempler à loisir la promenade et l'océan versatile. Mon père se sent tout-puissant lorsqu'il glisse une pièce de vingt-cinq cents dans la main du maître d'hôtel. L'endroit est bondé et, ici aussi, il y a de la musique, celle d'une sorte de trio à cordes. Mon père commande le dîner avec une belle assurance.

Au cours du dîner, il évoque ses projets d'avenir et ma mère montre, par sa figure expressive, combien elle est intéressée et impressionnée. Mon père exulte. Il est galvanisé par la valse que joue le petit orchestre et grisé par l'avenir qu'il entrevoit. Mon père apprend à ma mère qu'il va étendre ses activités car, ces temps-ci, il y a beaucoup d'argent à gagner. Il veut se ranger. Après tout, il a vingt-neuf ans, il a subvenu à ses besoins depuis l'âge de treize ans, il gagne de plus en plus et il envie ses amis mariés lorsqu'il les voit dans la sécurité douillette de leur foyer, entourés, semble-t-il, de calmes plaisirs domestiques et de ravissants enfants, et là, comme la valse atteint son paroxysme, quand tous les danseurs se déchaînent, là, là avec une audace effroyable, là il demande à ma mère de l'épouser, encore qu'assez maladroitement, et confus, même dans sa surexcitation, d'en être arrivé il ne sait comment à cette demande, et elle, pour aggraver la situation, se met à pleurer, et mon père jette alentour des regards inquiets, ne sachant plus du tout que faire, et ma mère dit en sanglotant : « C'est ce que j'ai toujours désiré depuis notre première rencontre », et lui trouve tout ceci très pénible, absolument pas à son goût, absolument pas comme il l'avait envisagé lors de ses longues marches sur le pont de Brooklyn, dans la rêverie que peut susciter un bon cigare, et c'est là que je me suis levé dans la salle pour crier : « Ne faites pas cela ! Il n'est pas trop tard pour changer d'avis, vous deux ! Rien de bon n'en sortira, mais seulement du remords, de la haine, du scandale, et deux enfants odieux. » La salle entière se tourne vers moi, irritée, le placeur dévale l'allée centrale en faisant clignoter sa torche, et la vieille dame m'agrippe, pour me remettre à ma place, en disant : « Restez tranquille. Vous allez être mis dehors alors que vous avez payé trente-cinq cents pour entrer ! » Et donc je ferme les

yeux car je ne puis supporter de voir ce qu'il se passe. Je me rassieds docilement.

5

Toutefois, passé un moment, je me mets à jeter de brefs coups d'œil, et bientôt me voilà qui regarde de nouveau avec un intérêt soutenu, tel un enfant qui persiste à boudier bien qu'on lui présente une friandise réparatrice. Mes parents se font maintenant prendre en photo dans un kiosque situé sur la promenade. L'endroit est plongé dans une lumière mauve apparemment nécessaire. L'appareil photo est placé de côté sur son trépied et on dirait un Martien. Le photographe donne des instructions à mes parents au sujet de la pose. Mon père tient ma mère par l'épaule et tous deux sourient vigoureusement. Le photographe apporte à ma mère un bouquet de fleurs mais elle le tient sous un mauvais angle. Ensuite, le photographe se drape de la toile noire qui couvre l'appareil et l'on ne voit plus que son bras proéminent et sa main agrippée à la poire de caoutchouc qu'il va presser. Mais il n'est pas satisfait de leur apparence. Il a la certitude que quelque chose ne cadre pas dans leur pose. Il n'a de cesse de surgir de sa cache pour énoncer de nouvelles directives. Chaque suggestion ne fait qu'empirer les choses. Mon père s'impatiente. Ils tentent une pose assise. Le photographe explique qu'il a sa fierté, ce n'est pas du tout l'argent qui l'intéresse dans tout cela, il souhaite faire de beaux clichés. Mon père dit : « Dépêchons un peu, voulez-vous bien ? Nous n'avons pas toute la nuit. » Mais le photographe ne dépêche que ses excuses et les abreuve d'instructions inédites. Ce photographe me charme. Je l'approuve de tout mon cœur car je sais exactement ce qu'il ressent et, tandis qu'il critique

et rectifie chaque pose, guidé par quelque inconnue notion de la justesse, je me prends à espérer. Mais alors mon père dit avec emportement : « Allez-y, vous avez eu tout le temps et nous n'attendrons pas plus ! » Le photographe retourne donc sous la toile noire en soupirant tristement, tend la main, dit : « Un, deux, trois, top ! », et la photo est prise, avec le sourire de mon père transformé en grimace et celui de ma mère, éclatant et faux. Pendant les quelques minutes que prend le développement, mes parents restent assis dans la lumière insolite et se laissent gagner par un immense découragement.

6

Ils sont passés devant l'échoppe d'une voyante ; ma mère souhaite y entrer, contrairement à mon père. Ils commencent à en débattre. Ma mère s'obstine, mon père s'impatiente une fois encore, puis ils entament une querelle et ce qu'aimerait faire mon père, c'est partir en laissant là ma mère mais il sait que cela ne se fait pas. Ma mère refuse de bouger d'un pouce. Elle est proche des larmes mais elle éprouve un désir incontrôlable d'entendre la diseuse de bonne aventure. Mon père y consent de mauvais gré et tous deux pénètrent dans l'échoppe un peu semblable au kiosque du photographe puisqu'elle aussi est tendue de toile noire et que la lumière est tamisée. Il y fait trop chaud et mon père continue à dire que tout ceci est absurde en désignant du doigt la boule de cristal sur la table. La voyante, une femme petite et corpulente, vêtue d'une robe prétendument orientale, entre dans la pièce par la porte du fond et les salue d'une voix à l'accent étrange. Brusquement mon père trouve tout ceci intolérable ; il tire ma mère par le bras mais elle

refuse de bouger. Et là, dans une terrible colère, mon père lâche le bras de ma mère et se rue au-dehors, la laissant absourdie. Elle va pour le suivre mais la voyante lui empoigne le bras et la supplie de n'en rien faire, et moi, dans mon siège, je suis plus atterré qu'il n'est possible de le dire car c'est comme si je marchais sur une corde raide à cent mètres au-dessus d'un public de cirque et que la corde montrait soudainement des signes de rupture, et je me lève et commence à crier les premiers mots auxquels je pense afin d'exprimer le terrible effroi qui m'étreint et, une fois encore, le placeur dévale l'allée centrale en faisant clignoter sa torche, et la vieille dame m'implore, et le public indigné se tourne vers moi pour me dévisager, et je continue à crier : « Que font-ils ? Le savent-ils seulement ? Pourquoi est-ce que ma mère ne va pas rejoindre mon père ? Si elle n'y va pas, que va-t-elle faire alors ? Mon père sait-il seulement ce qu'il est en train de faire ? », mais le placeur a saisi mon bras et m'entraîne maintenant en disant : « Et vous-même, que faites-vous donc ? Savez-vous que vous ne pouvez pas faire tout ce qui vous chante ? Pourquoi est-ce qu'un jeune homme comme vous, avec toute la vie devant soi, deviendrait hystérique comme cela ? Pourquoi ne pas *penser* à ce que vous faites ? Vous ne pouvez agir ainsi, même s'il n'y a personne alentour ! Il vous en cuira si vous ne faites pas ce que vous devriez faire, vous ne pouvez pas continuer ainsi, cela ne va pas, vous vous en rendrez compte bien assez tôt, chacun de vos actes n'importe que trop ! » Ainsi disait-il en m'entraînant à travers le hall du cinéma, dans la lumière froide, et je m'éveillai dans le maussade matin d'hiver de mon vingt et unième anniversaire, avec la balèvre enneigée de la fenêtre qui étincelait et la journée déjà commencée.

L'Amérique ! L'Amérique !

Lorsque Shenandoah Fish revint de Paris en 1936, il fut incapable de faire grand-chose de lui-même, il fut incapable d'écrire avec la belle aisance et l'exaltation des années précédentes. Quelque changement d'importance était advenu chez les personnes qu'il connaissait dans sa ville natale et avait cherché à fréquenter avant son séjour en Europe. La crise économique les avait frappées de plein fouet. Elle avait fini par atteindre leur substance même. Au fil des ans, l'entière perception de ce que signifiait cette crise avait sensiblement modifié leurs espoirs et leurs désirs. Les jeunes gens avec qui Shenandoah avait été à l'école n'habitaient plus le même quartier, ils ne se voyaient plus beaucoup, ils étaient un tant soit peu embarrassés quand ils se rencontraient, certains s'étaient mariés et nombre d'entre eux avaient honte de ce qu'ils avaient fait de leur vie ou de ce qui en avait été fait. Après plusieurs visites qui s'achevèrent dans une perplexité réciproque, Shenandoah cessa de tenter de raviver ces anciennes amitiés. Elles n'existaient plus et elles n'allaient pas sortir du tombeau des années mortes.

Cependant, Shenandoah ne s'affligeait pas outre mesure de son désœuvrement. Il aurait aimé être encore à Paris et il espérait y retourner dans l'année qui allait suivre. Il ignorait

alors que cela lui serait impossible. En attendant, comme le disait sa mère, il se la coulait douce, savourant une indolence et une détente qui, bien qu'inhabituelles chez lui, paraissaient inévitables après l'activité soutenue de l'année écoulée.

Il dormait tard chaque matin, puis prenait place pour un long moment à la table du petit déjeuner afin d'écouter sa mère qui monologuait tout en vaquant à ses tâches domestiques. Il était simple et plaisant de faire vagabonder son attention entre ce que disait sa mère et le journal du matin car, en effet, la blancheur de la cuisine était agréable dans la clarté du soleil matinal, le journal était toujours intéressant et forçait l'attention disponible du matin, et Shenandoah trouvait le monologue de sa mère agréable également. Elle évoquait toujours sa vie ou la vie de ses amis ; ce qui avait été ; ce qui aurait pu être ; les destinées, les caractères, les hasards, avec une prédilection marquée pour les mystères de la vie familiale sur lesquels elle avait longtemps médité.

Après deux mois d'oisiveté, Shenandoah se sentit gêné par ces agréments du petit déjeuner. Resurgit alors chez lui le malaise qui souvent succédait à une inaction prolongée, le sentiment d'une perte ou d'un manque d'identité. Shenandoah recommença à se dire : « Qui suis-je ? Que suis-je ? » et, tout en sachant très bien qu'il ne s'agissait là que de la projection de quelque autre anxiété, tout en sachant aussi que le fait de travailler n'aboutissait qu'à l'abuser quant à cette anxiété, l'analyse intellectuelle de ses propres émotions ne lui fut, comme d'habitude, d'aucun secours.

Un matin, ce trouble atteignit Shenandoah jusqu'au tréfonds de son être, et le monologue maternel se trouva l'intéresser de plus en plus, plus que jamais auparavant, même s'il concernait des personnes de sa génération qui, en elles-mêmes, ne présentaient pas pour lui un intérêt primordial.

Sa mère se mit à évoquer la famille Baumann, qu'elle connaissait bien depuis trente ans.

Les Baumann, dit Mrs. Fish, avaient offert à Shenandoah une cuillère en argent quand il était né. Elle sortit la cuillère et montra à Shenandoah ses initiales gravées en lettres jumelées en haut du manche. Il prit la cuillère et joua nerveusement avec, tout en examinant les initiales et en écoutant sa mère.

L'amitié qui liait la famille Fish à la famille Baumann avait commencé juste avant le début du siècle. Le père de Shenandoah, décédé depuis, s'était lancé dans ce que l'on appelait à cette époque le *jeu des assurances*. L'expression tinta dans l'esprit de Shenandoah qui nota une fois de plus la bonne mémoire de sa mère quant au parler des autres. Mr. Baumann, de vingt ans plus âgé que le père de Shenandoah, s'était déjà établi comme assureur ; il avait réussi dès le départ, c'était exactement le genre de métier qui convenait à un homme de son tempérament.

La mère de Shenandoah entreprit d'expliquer de manière détaillée en quoi les assurances avaient constitué un milieu propice pour un homme de la trempe de Mr. Baumann. Dans ce domaine, l'important consistait à s'immiscer chez les gens et à gagner leur confiance. Une assurance ne pouvait se vendre comme un *article d'épicerie ou de droguerie* (ici encore, Shenandoah fut ému par le choix de mots de sa mère), on ne pouvait se contenter d'attendre le chaland ; vous ne pouviez pas non plus aller de porte en porte, tel le vendeur de livres, glisser votre pied dans l'entrebâillement et vous mettre à parler précipitamment avant que la maîtresse de maison ne vous claque la porte au nez. Au contraire, il fallait se montrer engageant envers bon nombre de personnes qui, lorsqu'elles en venaient à vous connaître, et à

vous apprécier, et à vous faire confiance, suivaient vos conseils quant aux modalités du contrat.

Il était nécessaire d'intégrer les diverses corporations, sociétés et associations correspondant à votre classe sociale, ce qui n'avait certes pas constitué une gageure pour Mr. Baumann car ce dernier goûtait fort les groupements, assemblées et réunions de toutes sortes. Durant sa jeunesse, il avait appartenu à l'association des personnes originaires du vieux continent et, à l'occasion de son mariage, il s'était affilié à l'association dont faisait déjà partie son épouse. Ensuite, il était devenu membre de la loge maçonnique sans pour autant cesser de fréquenter la synagogue de son quartier bien qu'il fût par ailleurs un fervent admirateur d'Ingersoll¹. Il en était ainsi venu à connaître un grand nombre de personnes auxquelles il rendait visite avec un dévouement et une régularité infaillibles, mû par son amour de la compagnie d'autrui. Accomplir une visite représentait à ses yeux un acte fort complexe : cela requérait de pénétrer chez les gens avec force amabilités et d'annoncer à son hôte que, justement, il avait pensé à lui l'autre jour, et aussi parlé de lui, non sans préciser qu'il *ne faisait que passer*. Ce n'était qu'après des protestations d'usage bien comprises que Mr. Baumann se laissait persuader de s'asseoir afin de prendre une tasse de thé. Une fois qu'il était installé, dit Mrs. Fish (qui apposait parfois son ironie à celle qui chantonnait dans l'esprit de Shenandoah à chaque phase du récit maternel), des heures s'écoulaient avant que Mr. Baumann ne se levât de la table d'où l'on avait ôté le napperon en dentelle et le bibelot en verre taillé afin d'y placer une nappe fraîchement repassée.

1. Robert Green Ingersoll (1833-1899). Orateur, humaniste nationaliste, libre-penseur, surnommé « le Démosthène américain » ou « le Grand Agnostique ».

Comme il l'expliquait souvent, Mr. Baumann buvait le thé à la russe ; il le prenait dans un verre et non dans une tasse : l'usage d'une tasse était totalement hors de question. Et tout en buvant et en mangeant, il dissertait de manière inimitable sur *les nouvelles de la journée*, avec un net penchant pour la vie privée des rois et des reines d'Europe, le sionisme et les dernières découvertes scientifiques. S'élevait alors chez ses auditeurs une stupeur muette, causée par la durée pendant laquelle il pouvait manger, boire et parler, et ce jusqu'au moment où, en fin de compte, comme il ne restait plus grand-chose sur la table, il se mettait à grappiller distraitemment les graines de pavot sur la nappe.

Mrs. Fish n'avait pas connu Mr. Baumann avant qu'il eût approché un âge moyen mais elle avait entendu dire que, même dans sa jeunesse, il avait déjà l'allure d'un banquier. Comme il avait vieilli et pris de l'embonpoint, cette impression se trouva renforcée lorsqu'il arbora des lunettes pince-nez et de beaux gilets à parement blanc. Shenandoah se souvint alors que Mr. Baumann faisait penser à certains portraits de J.P. Morgan¹. Ses amis s'enchaînaient de toutes les facettes de son personnage mais c'était surtout sa présentation qui leur procurait une satisfaction spéciale. Ils avaient souvent honte de consentir à ce qu'il leur *établît* un nouveau contrat d'assurance car ces gens vivaient une période de prospérité, la plupart d'entre eux s'élevant dans la hiérarchie sociale après être arrivés très jeunes en Amérique. Leur insécurité première s'était estompée et ils n'y prêtaient plus guère attention, elle restait tapie dans les profondeurs de leur conscience. Désormais, ils étaient à même de *s'offrir* une

1. John Pierpont Morgan Senior (1837-1913), banquier américain, magnat prestigieux, bâtisseur de chemins de fer, religieux fervent, collectionneur éclairé.

police d'assurance tout comme ils pouvaient se permettre de toiser les nouveaux venus en Amérique, et de regarder de haut leurs propres débuts en ce même pays, une condition définie par le qualificatif de *blanc-bec*. L'amitié que leur dispensait Mr. Baumann témoignait de leur ascension sociale ; ils l'aimaient beaucoup, ils se flattaient de sa compagnie et, lors de ses visites, il conférait à l'entière maisonnée la sensation d'appartenir à l'élite avec, en plus, une nuance d'intellectualité, ce qui agréait souvent au mari en raison de ce qu'une telle chose impliquait aux yeux de sa femme, à savoir : même si lui, le mari, se trouvait trop accaparé par ses activités dans le secteur de la confection pour avoir grande connaissance des problèmes du monde, il se montrait pourtant capable d'entretenir des liens amicaux avec Mr. Baumann et *d'avoir à la maison* cet homme aimable et cultivé qui parlait l'anglais avec un accent russe extrêmement raffiné.

La mère de Shenandoah expliqua alors que, dans les assurances, un brave homme comme Mr. Baumann a tôt fait d'arriver au stade où il n'est plus de première urgence de dénicher de nouveaux clients ni de conclure de nouveaux contrats. On peut vivre confortablement avec les commissions dues tandis que les primes continuent d'être versées d'année en année. Vous devez simplement maintenir des rapports amicaux avec les souscripteurs afin d'éviter que le retour périodique de la peur des temps difficiles ne les pousse à résilier leurs contrats ou ne les amène à suspendre leurs paiements. En vérité cette nécessité de conforter et de cajoler les assurés ne contrariait pas le moins du monde le mode de vie de Mr. Baumann : il avait toute latitude pour se lever tard et faire du petit déjeuner l'occasion d'étudier avec la plus grande minutie le journal du matin ; en outre, il pouvait s'absenter quand bon lui semblait et partir en famille

pendant les jours saints et les fêtes nationales. Mr. Baumann avait d'ailleurs souvent conclu certains de ses meilleurs contrats à la faveur de l'entrain général de mise dans les lieux de villégiature car, durant ces périodes et au sein d'un tel bien-être, il se trouvait au meilleur de sa forme.

À cet instant, Shenandoah décela dans l'intonation de sa mère le ressentiment qu'elle avait toujours nourri envers ceux qui vivaient à leur aise et ne souffraient nulle entrave à leur joie de vivre. C'était le ressentiment d'une personne qui n'avait jamais senti d'inclination à vivre ainsi et considérait comme injustifiée une telle façon d'être, sauf chez les gens très riches, ou uniquement en vacances.

Mrs. Fish poursuivit son récit en expliquant qu'un assureur se doit de faire face à un devoir inévitable, consistant à se montrer aux enterrements des personnes avec qui il a été en relation, même s'il ne les a pas très bien connues ; c'est une manière de rendre hommage à l'un de ces faits intangibles sur lesquels se fonde le métier d'assureur ; en outre, cela peut fournir l'amorce de conversations fructueuses et déterminantes.

« Eh oui, j'étais à l'enterrement de L. aujourd'hui », disait souvent Mr. Baumann. Son ton laissait sous-entendre le caractère impérieux de sa présence à la cérémonie.

« Eh oui, réitérait-il avec emphase tout en pressant sa tranche de citron au-dessus de son verre de thé, nous devons tous partir un jour ou l'autre. »

Il s'appesantissait ensuite sur ce que l'enterrement avait eu d'intéressant : l'incompréhension des enfants, les sanglots hystériques de la veuve et l'apparence vivante de la dépouille mortelle.

« On aurait juré qu'il faisait un somme », disait-il.

En vérité, outre la *bonne marche des affaires*, Mr. Baumann appréciait les enterrements en eux-mêmes car ils

constituaient des rassemblements représentatifs de personnes avec lesquelles il avait tout en commun, aux yeux desquelles il passait pour un homme très intéressant et très *averti*, et même, selon lui et quelques autres, pour un sage, quoiqu'il n'eût guère l'allure d'un rabbin.

Après avoir prononcé ces paroles empreintes d'un dédain inconscient, Mrs. Fish termina le repassage de sa nappe, la plia avec soin pour l'ajouter à une pile de linge propre, puis en saisit une autre, sans s'accorder de pause dans son monologue.

Elle dit alors que Mrs. Baumann était la seule personne incapable de considérer Mr. Baumann avec le sérieux qu'il attendait de chacun. S'il fallait un sage, elle préférerait le rabbin du quartier. Mr. et Mrs. Baumann partageaient tant d'intérêts qu'il s'était creusé entre eux un antagonisme naturel et considérable. De l'avis de Mrs. Baumann, quel que fût le monsieur qui exerçait le rabbinat à la synagogue voisine, il le surpassait son mari sur son propre terrain, il le surpassait en onction, en suavité et en fécondité d'opinion.

À côté de son mari, Mrs. Baumann paraissait petite, quasi minuscule. Elle était sans cesse nerveuse et anxieuse tandis que lui manifestait toujours un aplomb à toute épreuve, et il se bornait à sourire lorsqu'elle s'en prenait à lui devant autrui, ou qu'elle lui disait qu'il parlait trop, ou ne savait pas de quoi il parlait. Néanmoins, ils aimaient les mêmes choses, et une part du ressentiment de Mrs Baumann envers son mari trouvait son motif dans la pleine liberté qu'il avait de mener une vie mondaine tandis qu'elle devait s'occuper des enfants. Pour ses enfants, ses amis, et tout ce qui participait du judaïsme, elle manifestait une charité, une indulgence et une attention inépuisables, ce qui l'amenait parfois à négliger son foyer, par exemple lorsqu'elle accomplissait une ronde de visites qui lui permettait de débiter par le menu et

avec patience nombre d'anecdotes ayant trait à ses amis. Avant le conflit mondial, Freud et Bergson étaient célébrés dans les journaux juifs en tant que Juifs ayant acquis une grande réputation dans le monde des Gentils. Mrs. Baumann s'était tant délectée du renom des deux hommes qu'elle en était venue à forger une version aussi trompeuse qu'erronée de leurs doctrines respectives ; et c'était ainsi que le père de Shenandoah, qui fréquentait assidûment les Baumann avant de se marier, s'était instruit des enseignements de Freud et les avait transmis tels quels aux courtiers qui travaillaient pour lui dans son agence immobilière.

Une seule chose excitait plus Mrs. Baumann que la réussite d'un musicien ou d'un inventeur juif, et cette chose était une nouvelle lubie, surtout en matière culinaire. Elle parlait souvent d'elle-même comme ayant une nouvelle *lubie*, et elle disait tout aussi souvent que chacun devrait avoir une lubie ou plusieurs, car le mot « lubie » lui plaisait, et certaines de ses connotations ne lui étaient jamais venues à l'esprit. Elle disait souvent qu'elle aimerait être végétarienne.

Tout en écoutant sa mère, Shenandoah sentait monter sa nervosité. Il ne savait jamais au juste si la cruauté du récit résidait dans son esprit ou dans les tournures de langue de sa mère. Et ses propres pensées, qui concernaient sa propre vie et semblaient n'avoir aucun rapport avec les personnes évoquées, commencèrent à le préoccuper sourdement.

« Qu'est-ce donc, se demanda-t-il, que je ne vois pas en moi-même, car cela se passe au présent, à l'instar de ces gens qui ne se voyaient pas eux-mêmes ? Comment peut-on se regarder ? Personne ne se voit. »

Au fil des ans, les enfants Baumann semblèrent gagner en vitalité grâce à l'intense vie sociale qui avait cours dans leur foyer. En effet, le petit appartement des Baumann, situé près d'un grand parc, se transformait le dimanche

soir en une sorte de centre communautaire. Tous ceux que Mr. Baumann rencontrait au cours de ses tournées benoîtement accomplies étaient invités à passer à toute heure. Mr. et Mrs. Baumann savaient combien les personnes esseulées étaient contentes d'avoir une maison, une vraie maisonnée qu'elles puissent fréquenter ; et surtout celles qui avaient quitté la vie communautaire du vieux continent pour se trouver plongées dans l'immense aliénation de la vie métropolitaine. En outre, bien qu'ils fussent trop avisés pour exprimer clairement cette conviction, les Baumann savaient que, pour alimenter une conversation passionnante, il était bon de présenter quelque chose à grignoter car l'appétit des gens s'aiguise à mesure qu'ils parlent et, de fait, les causeries, les plaisanteries et les commentaires s'affinaient, gagnaient en altitude et s'enfiébraient grâce au boire et au manger, aux sandwiches, aux gâteaux et au café ; ce que l'on mange ailleurs que chez soi ne semble-t-il pas toujours *extraordinairement appétissant* ?

Tout en continuant d'écouter, Shenandoah tenta de se reporter en imagination, ou par une sympathie imaginative, aux vies de ces personnes. Dans le vieux continent, il y avait certainement eu des périodes de disette et l'abondance de nourriture constituait sans doute l'une des merveilles de l'Amérique, mais il était impossible pour Shenandoah, qui avait toujours été bien nourri, de sincèrement se considérer comme sachant en quoi avaient consisté les sentiments de ces personnes quant à la nourriture. Il leva les yeux vers sa mère qui avait à présent entamé des études de genre sur les soirées dominicales des Baumann.

Grâce à ces scènes de sociabilité, les enfants Baumann avaient acquis des talents mondains qui leur valaient la flatteuse et unanime approbation des visiteurs ; ces derniers étaient d'ailleurs incités, quoique de manière tacite, à faire

plus de cas des enfants Baumann que de ceux de n'importe quelle autre maisonnée. Dick, l'aîné des trois, apprenait le piano avec dextérité, il récitait des poèmes humoristiques et se livrait à des imitations. Sidney, le benjamin, était enchanté de ces soirées dominicales dans la mesure où il pouvait y convier ses copains du quartier même si, pour la plupart d'entre eux, cette invitation entraînait une révélation tenant du calvaire car ils avaient honte de leurs parents qui s'exprimaient dans un anglais pour le moins approximatif, quand ce n'était pas dans une langue étrangère.

Sidney était moins doué que son frère, mais on l'aimait bien parce qu'il était petit et *trognon*. Martha, la fille, était sujette aux aversions, aux accès de pudeur et aux frustrations propres à l'adolescence féminine mais, comme le disait son père, elle *s'en purgeait* en jouant au piano de la musique romantique, du matin au soir. Elle était très vive, très intelligente, et ses remarques étaient parfois si mordantes que sa mère en venait à la tancer, aussi vainement qu'inlassablement. Loin de se formaliser, les visiteurs la trouvaient charmante lorsqu'elle se montrait *effrontée*. Plus tard, elle se justifia en prétendant avoir appris cet humour grinçant et féroce à l'école des commérages du dimanche soir où toutes les personnes présentes disséquaient par le menu les défauts de leurs amis absents. En dépit de ses remarques acerbes à l'encontre de la maisonnée, elle en appréciait beaucoup le régime, encore qu'un tant soit peu irritée de constater combien elle en dépendait pour nourrir les profondeurs de son être.

Ce fut quand Dick et Martha furent en âge d'embrasser une vie active que le père de Shenandoah et Mr. Baumann devinrent partenaires dans le cadre d'une agence immobilière. Le père de Shenandoah s'était mis à *son compte* depuis quelque temps et il avait vite prospéré. Ce fut le besoin d'un

capital, qu'il aurait pourtant pu se procurer ailleurs, ainsi que son affection pour les Baumann, qui lui avaient fait suggérer ce partenariat. Il avait émis cette proposition dans un instant de faiblesse et de bien-être alors qu'il venait de savourer un excellent dîner chez les Baumann ; chaque fois que le père de Shenandoah était content d'avoir passé un bon moment, il souffrait de ce genre d'impulsions généreuses et intempestives, ce qui ne l'empêchait pas ensuite de compenser les funestes conséquences de sa grandeur d'âme par une âpreté proportionnée dès qu'il lui semblait que, non seulement il s'était mis en frais (cela, il aurait pu l'oublier), mais qu'en plus ces frais n'allaient pas s'arrêter là.

La difficulté apparut bientôt d'elle-même car Mr. Baumann et Dick lui firent clairement comprendre qu'ils n'allaient pas changer leurs habitudes de vie sous prétexte qu'ils étaient à présent partie prenante d'une *entreprise en activité*. Père et fils arrivaient au travail une heure avant midi, ce qui leur laissait tout juste le temps d'examiner le courrier avant de partir prendre un déjeuner peu hâtif. De plus, ils *s'arrogeaient* de confortables salaires, ce qui troublait plus que tout le père de Shenandoah. Lorsqu'il était question de sceller un marché, Mr. Baumann alléguait ses intérêts du moment, souvent d'envergure internationale, afin de se rendre indisponible pour la *conclusion de l'affaire*, ou alors il était entré fort avant dans les bonnes grâces du client, si bien que, de fil en aiguille, la réciprocité s'enclenchait, et bientôt l'éclosion mutuelle de leur amitié reléguait les affaires sérieuses à l'arrière-plan, ou n'en faisait plus qu'une affaire de tact et de doigté. Dick imitait son père ; il emmenait les clients à un match de baseball, ce qui, en soi, était fort bien, sauf qu'il oubliait à son tour la véritable finalité de ces divers frais prélevés sur les fonds propres de l'agence. En trois mois, le père de Shenandoah eut le loisir d'apprécier

pleinement son erreur et, durant une semaine de nuits quasi blanches, il s'efforça de trouver un moyen de se débarrasser de son partenaire hédoniste. Finalement, il eut recours à une méthode expéditive : il envoya à Mr. Baumann une lettre recommandée énonçant ses doléances et dissolvant leur association. Pendant un certain temps, cette révocation sommaire mit en veilleuse l'amitié qui unissait les deux familles, mais Mr. Baumann était incapable de nourrir bien longtemps un grief, encore que son épouse, incapable d'en oublier le moindre, le *tannait* sans cesse pour sa faculté de pardonner ainsi à ses offenseurs.

Dick Baumann semblait incapable de garder longtemps un emploi et il ne montrait guère de capacité à se frayer un chemin dans le vaste monde. Cependant, il était populaire, avait un nombre *incalculable* d'amis et était demandé de toutes parts car, véritablement, il était le pôle d'attraction de chaque fête. À l'une de ces occasions, il rencontra sa future épouse, une jeune fille d'une extrême beauté, qui de plus était brillante et possédait déjà sa propre affaire. Unique enfant d'une mère abandonnée par son mari, elle n'avait jamais été autant séduite que par Dick, ses imitations, sa personnalité extravertie et son allure qui respirait le bien-être et le bonheur. Même s'il avait été quelque peu décontenancé par la physionomie intense et passionnée de la jeune fille, Dick ne s'y était guère attardé, il l'avait invitée à une petite réunion chez ses parents et Mrs. Baumann s'en était aussitôt entichée. Dick était accommodant et influençable, Mrs. Baumann était la seule personne opiniâtre de la famille, et elle arrangea si bien les choses qu'après une pression certaine de sa part, chacun fut amené à constater l'inéluctabilité du mariage.

Mais d'abord Dick devait gagner sa vie. Sa promise possédait une affaire florissante qu'elle faisait marcher avec un

cousin, au grand dam de Mrs. Baumann qui voyait là une atteinte à son sens des convenances. Elle espérait que cette situation prît fin et elle évoquait sans cesse ce problème. Elle insista pour que cela se terminât avant le mariage car, non seulement il était intolérable qu'une femme eût à subvenir à ses propres besoins en allant travailler chaque jour, mais il était également déplacé que l'épouse gagnât plus d'argent que le mari. Cela étant, Dick n'était guère pressé de se marier. Il souhaitait contenter sa mère comme il souhaitait contenter tout le monde. Mais en attendant il savourait son *célibat*, et ce du matin au soir, sans concevoir que le mariage pût apporter un grand changement dans ses habitudes, ou quelque nouvel élément favorable.

Shenandoah écoutait avec un intérêt sans cesse accru ; et pourtant ses propres pensées venaient s'interposer à maintes reprises. Il méditait sur sa séparation d'avec ces personnes et se sentait soustrait à elles par des milliers de kilomètres, ou par une génération, ou par l'océan Atlantique. Peu d'êtres partageaient ses intérêts, et eux-mêmes se trouvaient séparés les uns des autres, de sorte que, quoiqu'il écrivît en tant qu'auteur, cela ne pénétrait pas dans les vies de ces êtres, qui auraient dû être pour lui d'authentiques proches et amis puisque leurs vies l'avaient environné depuis sa naissance et, point important, peut-être même avant. Mais, en sa qualité d'auteur atypique, il était un monstre à leurs yeux. Ces êtres seraient contents de voir son nom imprimé, et d'apprendre qu'il faisait parfois l'objet de louanges, mais jamais ils ne s'intéresseraient à ses écrits. Ils ouvriraient peut-être l'un de ses livres, le feuilletteraient, mais alors perplexité et ennui s'empareraient d'eux et ils diraient, peut-être bien par politesse et sûrement par humilité, que c'était trop *profond* pour eux, ou trop *aride*. La petite bourgeoisie de la génération des parents de Shenandoah avait engendré des perversions à

partir de sa propre nature, des enfants emplis de mépris envers tout ce qui importait à leurs parents. Shenandoah avait déjà entrevu ce fossé et cette perversité, et il avait secoué son malaise en se persuadant que cette séparation n'avait rien à voir avec la chose qui comptait, à savoir l'œuvre elle-même. Mais à présent, au fil de l'écoute, mal à l'aise et cherchant à bannir son émotion, il en vint à sentir qu'il avait tort de supposer que la séparation, le mépris et le fossé n'avaient aucun rapport avec son œuvre ; peut-être au contraire en constituaient-ils le noyau central ; ou peut-être formaient-ils son point de départ avant d'en commander les ramifications les plus intimes : le survol, la critique, le déni et le rejet.

Mrs. Fish alla sur le toit pour chercher du linge. À son retour, elle dit à Shenandoah qu'il était temps pour lui de s'habiller (il était resté en pyjama et robe de chambre tout ce temps), et, dans le ton impératif qu'elle avait adopté, il discerna les tensions et les résistances qui participaient de la relation mère-fils, lesquelles trouvaient leur cause dans l'hypothèse toujours vérifiée que mère et fils tombaient en désaccord sur ce qu'il convenait de faire, quel que fût le problème.

Les *fiançailles* de Dick et Susan se prolongèrent ; et puis, deux ans s'étant écoulés, le jeune couple commença à considérer sa situation intermédiaire comme une chose établie. Mrs. Baumann déclara fièrement à ses connaissances que Susan habitait pour ainsi dire avec eux. En effet, il était fréquent que Susan passe ses soirées de semaine chez les Baumann et alors, tandis que Dick était plongé dans les pages sportives de son journal, sa mère ne cessait d'interrompre sa lecture pour lui intimer d'admirer le profil de Susan occupée à coudre près de la fenêtre. Susan était certes très belle, et son affaire prospérait tant et plus, alors que

Dick naviguait d'un emploi à l'autre sans paraître se soucier qu'une jeune fille attendît son bon vouloir, un fait sur lequel Mrs. Baumann attirait souvent son attention.

Finalement, à bout de patience, Mrs. Baumann fit en sorte que le mariage eût lieu au début d'une des nombreuses opérations financières hasardeuses de Dick, le capital ayant été pourvu par Mr. Baumann et Susan. Tout comme si, fit remarquer la mère de Shenandoah, Mrs. Baumann avait redouté le résultat de cette nouvelle spéculation, et elle avait eu bien raison car l'opération fut stoppée au bout de huit mois afin d'éviter une banqueroute, ce qui força Susan à réintégrer comme assistante l'agence où elle avait été naguère *son propre chef*, une humiliation qui la laissa sans guère d'illusions sur sa belle-mère. Si l'admiration de Mrs. Baumann pour sa bru demeura inchangée, toutes deux ne furent plus jamais en très bons termes. Mrs. Baumann se montra incapable de comprendre l'échec de Dick en matière d'enrichissement car personne ne manquait d'être séduit par son charme et son intelligence, et il paraissait toujours être fort informé de chaque nouvelle opportunité. Mais pour une raison ou une autre, il n'avait jamais été capable d'en tirer le moindre résultat, ni même de parvenir à quelque *amortissement*.

Après le mariage, Dick fréquenta le foyer de ses parents aussi souvent qu'auparavant, chose assez simple car le couple avait choisi un appartement proche afin de complaire à Mrs. Baumann. Et quand Susan dut retourner travailler, il fut commode pour les jeunes mariés de dîner chaque soir chez les Baumann ainsi au grand complet, pratique jugée pesante par Susan, quoique son cœur fût partagé, elle aussi savourant la convivialité du cercle de famille autant qu'avant le mariage.

Dans ce cercle, un sujet prédominait sur les autres : il s'agissait des merveilles de l'Amérique, sujet prisé par toutes

les personnes nées à l'étranger, mais qui, chez les Baumann, était creusé avec une ampleur, une intensité, une subtilité et une délectation sans égales, pour autant que Mrs. Fish pût le savoir. Une raison pour laquelle prédominait ce sujet résidait dans l'intérêt passionné que Mr. Baumann portait à la science, une autre raison étant que l'Amérique l'enchantait positivement.

Lorsque le premier avion prit son envol, lorsque les ascenseurs devinrent d'usage courant, lorsque le métro fut construit, quelqu'un leva la tête de son journal chez les Baumann, annonça le prodige et claironna :

« Voyez ! Ça, c'est l'Amérique ! »

Lorsque les chasses d'eau se mirent à couler comme autant de chutes du Niagara, lorsqu'un propriétaire de pavillon de banlieue s'avisait de tuer sa femme et enfants, lorsqu'un Juif fut fait membre du cabinet ministériel du président Theodore Roosevelt, on s'exclama fiévreusement :

« L'Amérique, l'Amérique ! »

À tout le moins, les attentes de ces personnes arrivées jeunes dans le Nouveau Monde n'avaient pas été exaucées. Elles avaient espéré la richesse avant tout, et étaient venues avec une idée bien différente de ce qu'allait être leur nouvelle vie. Mais une merveille plus grande encore que l'exaucement avait transformé leurs attentes. Elles avaient été proprement sidérées de constater que leur imagination était inapte à concevoir l'avenir de cette incroyable société. Elles ne doutaient pas que tous ces prodiges allaient se poursuivre et se multiplier ; et Mr. Baumann soutenait, bravant les éclats de rire, que ses petits-enfants rentreraient de leur travail par un mode de transport apparenté aux tubes pneumatiques qui convoaient l'argent dans les grands magasins. Mrs. Baumann avait une conception moins mécaniste de l'avenir. Elle espérait et prévoyait que ses petits-enfants allaient être des

millionnaires, avec la possibilité, pour ses petits-fils, de devenir rabbins ou, à l'exemple de Bergson, philosophes.

Sidney, le benjamin, était parvenu à l'âge où l'on espérait que lui aussi subvînt à ses besoins, mais les déconvenues causées par Dick ne furent rien en comparaison des difficultés que donna Sidney. Dick avait été un étudiant très moyen, mais Sidney, lui, refusa tout net de continuer l'école et se montra incroyablement pinailleur dans les emplois que les amis de Mr. Baumann lui trouvaient ou l'aidaient à trouver. Il quitta un emploi d'expéditionnaire au motif qu'il n'aimait pas le *milieu social* d'où étaient ses collègues et il refusa de prendre un boulot en juillet et août sous le prétexte qu'il souffrait de la chaleur estivale, ce qui, après tout, constituait pour lui un argument naturel après les nombreuses discussions en famille sur la santé, l'alimentation et l'exercice. Sa mère ne manquait jamais de le défendre et de le *ménager*, invoquant sa santé délicate. Cependant, l'indolence de son benjamin exaspérait Mr. Baumann, le plongeant même parfois dans une colère noire. Mrs. Baumann faisait alors observer que Sidney était tout de même digne d'éloge puisque son incapacité à travailler dénotait une profonde *sensibilité aux agréments de l'existence*. Mr. Baumann connaissait trop bien le monde pour n'être pas tracassé par le fait que ses deux fils fussent incapables de tracer leur chemin dans la vie. Furieux, il blâma son épouse et la famille de celle-ci ; mais en d'autres occasions il discutait du problème avec ses amis, ce qu'il fit une fois avec le père de Shenandoah après que les deux hommes se furent réconciliés.

« Je vous dirais bien ce qu'il faut faire, dit Mr. Fish, mais vous n'en ferez rien.

– Dites toujours, répondit Mr. Baumann tout en sachant fort bien qu'il ne suivrait probablement pas le conseil de son ami.